

ANDRÉ JACQUES

**DE PIERRES
ET DE SANG**



LE MOT ET LE RESTE

ANDRÉ JACQUES

DE PIERRES ET DE SANG

LE MOT ET LE RESTE

2021

À mon frère François,
pour la mémoire et pour l'avenir...

À Carole, la belle Italienne

À Catherine, Pascale et Nicolas

PROLOGUE

Le vent du nord, comme une lame. Loin vers l'ouest, le crépuscule s'étire en une longue bande sanglante qui ressemble tant à l'aurore. Le grand cycle éternel continue. D'autres bêtes mourront. Des hommes aussi sans doute.

Les carcasses de loups marins sont empilées loin des chiens qui tirent sur leurs chaînes. Les hommes du clan déposent leurs armes et leurs sacs. Ils s'assoient autour du feu, où grésillent quelques maigres branches et des lambeaux de lichen. Pendant un moment, pour lutter contre le froid, on parle en se tapant dans les mains. On raconte, encore et encore, les meilleurs moments de la chasse.

Puis le vieillard au visage ridé et aux pommettes saillantes éteint sa cigarette sur une pierre et tousse. Il tousse et les autres se taisent. Le vieil homme attend que le silence soit total et se racle la gorge.

Maintenant, on n'entend plus que le bruit des vagues, le cri des oiseaux de mer et, par moments, le jappement d'un chien.

Alors, il commence son récit.

Il y a longtemps déjà, cela fut.

Un homme. Un chasseur. Le meilleur des chasseurs de la côte.

Son nom est Ugiuk.

Un jour d'hiver où les gens du village avaient faim, Ugiuk partit à la recherche de nourriture. La nuit tomba. Ugiuk marchait toujours, s'orientant sur Nuutuittuq, la grande étoile.

Puis il vit un loup marin près des rochers de la côte. Il avança, il avança, il avança. Et il lança son harpon. Mais, en lançant, il tomba. Il tomba et il cassa sa jambe.

Il revint au village d'hiver en rampant et en traînant le loup marin. Sa famille put manger et eut de l'huile pour la lampe.

À partir de ce jour, Ugiuk ne put chasser. Un autre homme, Kaliou, devint le meilleur chasseur du clan. Ugiuk restait avec les femmes.

L'été suivant, Ugiuk se rendit près de la rivière pour pêcher et nourrir sa famille. Parfois, quand il pêchait, il ramassait une pierre qui avait pour lui la forme d'un animal. Il la rapportait au village et il tentait de faire sortir de la pierre l'animal qui y dormait. Il frappait la pierre avec d'autres pierres et des outils, puis il frottait, il frottait, il frottait jusqu'à ce que l'animal vienne à la lumière.

Un jour, pendant qu'il pêchait et cherchait des pierres, il vit une lueur dans l'eau de la rivière. Une étoile qui brillait en plein jour comme Nuutuittuq brille la nuit. Il se pencha et prit la pierre dans sa main. Il n'avait jamais vu une pierre comme celle-là. Elle avait la taille d'un gros œuf d'oiseau, mais ses arêtes étaient aiguës et tranchantes comme celles d'une pointe de harpon. Ugiuk mit la pierre dans son sac et la rapporta au village.

Pendant plusieurs jours, il essaya de faire sortir l'animal qui dormait dans la pierre brillante. Il tenta de la graver, de la tailler. Mais la pierre était dure. Plus dure que toutes les autres pierres. Plus dure que les outils de métal. Rien ne marquait Nuutuittuq. Mais Nuutuittuq marquait toutes les autres pierres. Toutes.

À partir de ce jour, Ugiuk utilisa Nuutuittuq pour tailler et ciseler les autres pierres. Et les animaux qu'il faisait naître des pierres devinrent de plus en plus beaux. Les oiseaux volaient. Les ours dansaient et pêchaient. Les loups marins, les morses et les baleines glissaient dans la mer.

Sa renommée grandit. Des chasseurs venaient des villages voisins pour lui échanger les animaux de pierre contre du tabac, des vêtements, de la nourriture.

Les autres chasseurs ne riaient plus d'Ugiuk, mais le respectaient. Kaliou devint jaloux d'Ugiuk.

Un jour, un homme à la peau pâle vint du Sud. Dans les villages voisins, il avait entendu l'histoire de cet ancien chasseur qui taitait des animaux avec une pierre magique.

L'homme blanc rencontra Kaliou et lui dit :

– Je veux voir cette pierre magique.

– Il n'y a pas de pierre magique, répondit Kaliou. Ugiuk est fou. Son esprit l'a quitté et voyage avec les animaux du rêve.

Mais l'homme blanc insista et envoya Kaliou auprès d'Ugiuk.

Kaliou alla. Quand il fut devant Ugiuk, il dit :

– L'homme blanc, là-bas, veut voir la pierre.

– Il ne verra pas et je ne donnerai pas. C'est grâce à Nuutuittuq que je fais manger ma famille.

Et il rentra dans sa tente d'été.

Kaliou retourna vers l'homme blanc et lui dit :

– Il ne donnera pas. Il dit que la pierre magique fait manger sa famille.

– Retourne et dis-lui que je lui offrirai beaucoup de nourriture, du tabac et même un fusil en échange.

Kaliou retourna vers la tente d'été d'Ugiuk. Quand il arriva, il entra. Quand il fut entré, il dit :

– L'homme blanc dit qu'il donnera beaucoup de nourriture, du tabac et même un fusil.

– Je ne donnerai pas. Nuutuittuq est une pierre magique et je veux que la magie reste dans ma famille et mon clan.

Kaliou sortit et il retourna vers l'homme blanc. Quand il fut devant lui, il dit :

– Il ne donnera pas. Il dit que la pierre est la magie de sa famille.

– Retourne et dis que, s'il ne donne pas la pierre, au moins il la montre.

Kaliou retourna vers la tente d'été d'Ugiuk. Quand il arriva, il entra. Quand il fut entré, il dit :

– L'homme blanc dit: « S'il ne la donne pas, au moins qu'il la montre. »

– Retourne et dis que je la montrerai.

L'étranger revint et Kaliou et Ugiuk montra la pierre. Pendant longtemps, l'homme regarda la pierre. Il la mit même devant le soleil pour voir la lumière qui la faisait briller. Puis il partit.

Le lendemain, Ugiuk alla à la rivière pour pêcher et chercher des pierres. Pour éviter que Kaliou vole la pierre magique, il l'emporta avec lui.

Mais Kaliou et l'homme blanc le suivirent. Quand ils furent à la rivière, Kaliou dit:

– Donne la pierre.

– Je ne donnerai pas.

Alors, Kaliou prit son harpon et frappa Ugiuk à la gorge. Il frappa, frappa, frappa. Ugiuk tomba. Le sang coula. Son esprit quitta son corps et rejoignit les esprits des animaux et des anciens.

Quand Kaliou revint au village, il avait un fusil. Les autres chasseurs se réunirent autour de Kaliou et demandèrent:

– Où est Ugiuk ?

– Je ne sais pas, répondit Kaliou. Je n'ai pas vu Ugiuk.

Les chasseurs se regardèrent. L'un des plus jeunes, le fils d'Ugiuk, dit:

– menteur ! Ma mère, Aripaki, a retrouvé son corps.

– Je n'ai pas tué.

– menteur ! menteur ! Ton harpon était planté dans sa gorge.

Alors, tous les chasseurs prirent leur harpon et ils frappèrent Kaliou. Ils frappèrent, frappèrent, frappèrent. Et Kaliou alla rejoindre les mauvais esprits de la nuit.

Mais on ne retrouva pas la pierre. On ne retrouva pas Nuutuittuq.

Jamais.

C'est tout. C'est vrai. Tfaï!

En terminant son récit, le vieux conteur inuit a craché dans les braises du feu. Un chasseur frissonne.

Au loin, près du campement, on entend l'étrange mélodie rythmique du chant des femmes.

CHANTS DE GORGE



Mine Lake Westfield, Territoires du Nord-Ouest

Avant cette nuit-là, Julie Dorval n'avait jamais tué personne. Sauf une fois, en Croatie, quelques années plus tôt.

Devant elle s'étendait un paysage lugubre et froid. De longs bâtiments sombres, des rangées de hangars préfabriqués en tôle, à peine éclairés par des réverbères à la lumière iodée et par quelques projecteurs. Plus loin, se détachant sur la bande lumineuse de l'aurore grisâtre, se profilait la silhouette d'une tour de forage fantomatique. Aucun bruit sinon un grondement lointain, comme la respiration d'un monstre caché, souterrain. Le long soupir des compresseurs. Et le sifflement du vent encore cinglant en ce début de mai. Par intermittence, là-bas, près de la guérite des gardiens de sécurité, le jappement gras des chiens et le raclement métallique de leurs chaînes. Les chiens noirs près de l'entrée principale. Les chiens de nuit. Ceux qui veillaient. Les pires.

Julie Dorval se faufila entre quelques véhicules jusqu'au mur d'un hangar. Une autre ombre, vêtue comme elle de vêtements de camouflage, la suivait. Un homme aux pommettes saillantes et aux yeux bridés. Elle lui fit un petit signe de la main puis courut jusqu'à l'angle d'un autre bâtiment. L'homme l'imita. Tendus, ils s'adossèrent un instant au mur, côte à côte, près d'un amas de neige sale.

Au loin, venant du sud, ils perçurent le ronronnement sourd d'un moteur. Celui d'un petit avion qui approchait de la piste.

Ça distrairait un moment les gardiens. Une rafale souleva quelques papiers noircis et un nuage de poussière grise. Il ne neigeait pas, mais un vent cinglant, descendant de l'Arctique, charriait une humidité glaciale. De la bouche des deux ombres, des nuages de vapeur s'échappaient à chacune de leurs respirations.

– Vite, Peter ! Le jour va se lever.

Les deux fantômes noirs reprirent leur parcours en zigzag. Ils coururent jusqu'à l'ombre d'un camion géant et se cachèrent derrière la roue avant gauche. À une certaine distance, un chien jappa. Ils restèrent un moment immobiles, tous sens en alerte, retenant leur souffle. Le chien se tut. En quelques secondes, ils parcoururent les vingt derniers mètres qui les séparaient de la porte latérale du bâtiment principal, le bâtiment A, un bâtiment immense abritant les convoyeurs, les laboratoires et quelques bureaux de la direction. Un panneau sur la porte indiquait : « Bradock Gold & Mining. Personnel autorisé uniquement. »

Julie Dorval fouilla dans une poche de son anorak. Un instant, elle jura tout bas. Puis elle sortit un trousseau de clés. L'échappa, le reprit. Léger cliquetis. Une fois encore, un chien jappa. Bruit sec de la chaîne qui retenait la bête. Et le grondement de l'avion maintenant tout près, juste au-dessus du lac. Puis une voix, quelque part. Des hommes, plus loin, passaient sous un lampadaire.

Julie Dorval attendit qu'ils disparaissent. Alors, elle introduisit une clé dans la serrure puis une carte magnétique dans une glissière et elle tapa un code. La lueur de l'aurore alluma un reflet roux dans une mèche de cheveux qui dépassait de son bonnet noir. Nouveau cliquetis. Elle tira très lentement la porte. À peine un grincement. Les deux ombres passèrent le seuil et refermèrent la porte.

L'obscurité. Leurs yeux clignaient, cherchant la lumière, les pupilles dilatées. À droite, l'escalier de service montait vers l'étage des bureaux et des laboratoires.

Les deux silhouettes avancèrent à pas de chats et montèrent quelques marches. Maintenant, leurs yeux s'habituèrent à la

pénombre. En haut, une porte à vitre grillagée laissait filtrer un rayon de lumière. S'approcher encore. La porte était munie elle aussi d'une serrure magnétique. Julie y glissa sa carte et composa la combinaison. Déclit. Elle poussa la porte. Une passerelle métallique surplombait l'immense salle où l'on devinait les convoyeurs silencieux, arrêtés encore pour quelques heures. Dans la pénombre, en bas, on distinguait des barils métalliques, des machines endormies. Le long de la passerelle, trois portes. La dernière, entrebâillée, laissait filtrer un rayon de lumière. Le bureau de Bill Barry. Murmures d'une conversation.

Peter fit un signe à la jeune femme : toi, derrière ! Moi... la main dessina un mouvement vers l'avant. Ils continuèrent d'avancer sur la passerelle. Une voix plus forte éclata, un ton de colère :

– ... maudit retard ! Il arrive à quelle heure ?

Julie reconnut la voix du Russe. Ilya Belochnikov. Elle repassa devant Peter. Plus qu'une dizaine de mètres avant la porte du bureau. Brusquement, son pied heurta un objet, qui roula jusqu'au bord de la passerelle et tomba dans le vide jusqu'au sol bétonné. L'écho se répercuta pendant quelques secondes. Une éternité sonore. Peter s'était aussitôt plaqué contre le mur. Julie tâta la poignée de la première porte. Déverrouillée. Tous deux entrèrent dans l'obscurité d'un laboratoire. Julie laissa un mince entrebâillement. Au bout de la passerelle, la porte du bureau s'ouvrit complètement. Une silhouette athlétique se détacha dans un rayon de lumière. L'homme au profil aquilin avait une arme à la main. Un revolver de gros calibre. Il ne dit rien, s'avança jusqu'à la rampe. De la main gauche, il alluma une puissante lampe torche, qu'il pointa vers la salle des convoyeurs, en bas. Il en scruta les recoins. Un rongeur, ébloui par l'aveuglant projecteur, détala, se glissant entre les machines. Le faisceau de la torche suivit un instant sa course.

L'homme se retourna vers le bureau.

– Maudits rats ! lança-t-il d'un ton sourd.

Une autre voix répondit :

– Sans doute arrivés de Russie avec la dernière livraison. Il y a toujours des rats dans vos conteneurs.

Belochnikov haussa les épaules. Un dernier balayage de la torche, puis il rentra dans le bureau.

Julie Dorval respira lourdement et entrouvrit la porte du labo. La montée d'adrénaline avait déclenché un picotement dans ses doigts. Elle secoua la main. Elle avait connu ça avant. Autrefois. Les missions de nuit... Mais le flux des souvenirs fut vite interrompu par un léger « Psst ! ».

Peter, collé derrière elle, lui tapa sur l'épaule et lui fit signe de se planquer. Vite ! Il lui indiqua la porte de l'escalier de service par où ils étaient arrivés quelques instants plus tôt. Un rat couina. La porte s'ouvrit. Un homme apparut et la referma aussitôt. Un barbu assez trapu, bien mis et portant une mallette. « Strauss », se dit Julie Dorval. Il passa devant le labo et se dirigea vers le bureau. L'écho de ses pas résonna un instant sur la passerelle. La voix du Russe retentit :

– Qui est là ?

– Relax, Ilya. Du calme. C'est moi, Abe. La porte extérieure, en bas, était ouverte... déverrouillée. C'est vous qui... ?

– Ouverte?! J'avais fermé.

– Barry est arrivé ?

– Je suis là. Entrez, monsieur Strauss.

Le Russe laissa passer l'homme trapu qui portait la mallette.

Julie Dorval et Peter sortirent du laboratoire. À pas de loup, ils longèrent la passerelle, se collant au mur, jusqu'à la porte du bureau. Prudemment, Julie jeta un coup d'œil à l'intérieur.

Elle put distinguer une partie de la pièce : une table de travail encombrée, des classeurs métalliques gris, une autre table plus haute sur laquelle étaient déroulés des plans de la mine, un comptoir où s'alignaient trois microscopes. Sur les classeurs, des fragments de roches, des carottes de forage. Bill Barry, le directeur de la mine, était assis au bureau. Cheveux bruns. Quarante ans. L'air sûr de lui. Il discutait à voix basse avec Abe Strauss.

Sur la passerelle, Julie Dorval et Peter Ugiuk écoutaient. La discussion était maintenant engagée entre les trois hommes. Julie remarqua que Peter avait dégainé son Beretta semi-automatique. Elle lui fit signe de se calmer. *Cool down.*

À l'intérieur du bureau, Abe Strauss haussait le ton. On sentait une certaine exaspération. Les commanditaires s'inquiétaient des retards. Ça faisait des jours que la livraison aurait dû être effectuée. Quelqu'un attendait à Anvers.

Collée au cadre de la porte, Julie glissa de nouveau un œil dans la pièce illuminée. Bill Barry, assis au bureau, se passa la main dans les cheveux. Il tentait de calmer Strauss. Il expliquait nerveusement que les mesures de sécurité de la mine étaient sévères et qu'il n'avait pas été facile de soustraire les pierres aux nombreux contrôles.

– Je sais que tu as hâte que tout soit réglé, Abe, mais on doit suivre les procédures...

– Je veux voir les pierres maintenant, coupa Strauss. Et j'espère que le lot est aussi exceptionnel que vous l'avez dit.

Bill Barry sourit et montra un énorme coffre-fort qui occupait tout un coin de la pièce.

– Mais avant, *mister* Strauss, il faudrait...

Abe Strauss posa sa mallette sur le bureau et joua un instant avec les roulettes. Déclics. Il souleva le couvercle et Bill Barry jeta un coup d'œil au contenu. Ilya Belochnikov s'était approché aussi.

– Et le reste ? demanda Barry.

– Sur des comptes à numéro. Offshore. Comme d'habitude. Les attestations de dépôt et les codes sont dans l'enveloppe.

– Bien.

Bill Barry se leva et s'approcha du coffre-fort. Il composa les chiffres de la combinaison et tira la lourde porte. Sur une tablette encombrée, il prit deux pochettes de velours gris et les posa sur le bureau.

– Et l'Étoile, la fameuse Polar Star ? s'enquit Strauss.

– Dans le sac de gauche, avec le lot K-31, répliqua Barry. Tout est là. Maintenant, parlons de Lafont...

Son œil perçut le mouvement, mais trop tard. Peter Ugiuk surgit au milieu de la pièce en criant :

– Personne ne bouge ! Tout le monde au plancher. À terre !

– Silence. Il pointait son arme tour à tour sur chacun des trois hommes. Julie entra, son arme à la main, et s’avança vers le bureau. De sa main libre, elle saisit une des lourdes pochettes de velours.

– Qu’est-ce que tu fais là, Dorval ? s’exclama Bill Barry d’un ton autoritaire. Tu n’es pas en service, cette nuit.

– Depuis le temps que vous vous en mettez plein les poches... Peter et moi, on a pensé que c’était notre tour.

– Mais on te paie correctement, Dorval. Tu veux plus ?

Julie ne répondit pas. Soudain, elle vit une nouvelle silhouette qui venait de surgir dans l’encadrement de la porte. L’agent Thompson portait l’uniforme de la Walkerton, le service de sécurité de la mine. Lui aussi pointait une arme, mais il semblait hésiter.

– J’ai vu de la lumière...

Julie tira un coup de feu dans sa direction. L’agent de sécurité vacilla, touché, sans doute au bras.

Puis tout se déroula très vite. Belochnikov plongea derrière le bureau, dégaina son arme et tira un coup de feu assourdissant qui atteignit Peter à la joue. Ce dernier répliqua. Trois coups secs. Deux vers Belochnikov, un vers Thompson. Cette fois, l’agent de sécurité fut projeté sur la passerelle.

Bill Barry avait piqué sous le comptoir où s’alignaient les microscopes. Peter, le visage ensanglanté, le visa et tira encore. Abe Strauss s’était tapi dans un coin et tentait de s’abriter derrière la porte blindée du coffre-fort. Mais déjà Belochnikov se relevait et pointait son arme.

– Attention, Peter : Beloch...

– Cours, Julie. Cours...

La détonation résonna comme une explosion et, au moment où Julie enjambait le corps de Thompson, elle jeta un dernier regard à l'intérieur de la pièce. Vision presque au ralenti du corps de Peter. La tête à moitié arrachée par l'impact.

– Peter! cria-t-elle.

Peter pivotait, cherchant un appui. Une autre détonation, foudroyante, éclata.

Mais déjà Julie Dorval courait sur la passerelle, son Browning à la main. Elle courut jusqu'à la porte de l'escalier de service. Se retourna. Une forme, Belochnikov, se dessina devant la porte du bureau. Julie pointa son arme et tira. Un coup, deux... trois... Le Russe avait replongé à l'intérieur du bureau. Touché?

Julie dévala l'escalier. Venant d'en haut, des cris, des pas. Elle donna un coup de pied dans la barre de sécurité de la porte métallique et plongea dehors, roula, puis se releva. L'air glacial la cingla, comme une gifle au visage. Là, à ses pieds, un bout de métal tordu. Elle repoussa la porte et en coinça le battant.

Courir. Une alarme s'était mise à hurler. Des projecteurs s'allumaient. Se mettre à l'abri, longer les hangars, courir, courir dans la lueur grise de l'aurore. Courir en jetant toutes les cinq secondes un regard derrière elle. Courir vers la piste.

Et maintenant d'autres voix. Et les hurlements des chiens. Les chiens qu'on détachait et qui se ruaient vers le bâtiment principal. Courir. Elle aperçut plus loin la piste d'atterrissage et l'hélico dont les rotors s'étaient mis à tourner.

Plus que cinquante mètres. Derrière elle, d'autres cris confus. Une voix, celle du Russe peut-être:

– *Stay where you are, Dorval.*

Mais elle courait encore. Elle courait à s'en déchirer les poumons. Dix mètres. Elle se retourna et tira sur des ombres mouvantes. Un chien fut atteint. Long hurlement lugubre. Elle passa devant un Cessna, sans doute le bimoteur dans lequel Abe Strauss était arrivé quelques instants plus tôt.

Un réflexe. Arrêt. Deux balles dans le moteur de gauche. Ça devrait les immobiliser. Au moins, les ralentir pendant un moment. Puis la course reprit.

La portière de l'hélicoptère s'ouvrit. L'appareil se balançait maintenant à trente centimètres du sol. Un homme cria quelque chose en agitant un bras. Julie Dorval sauta juste au moment où éclataient de nouvelles détonations. Et elle sentit la brûlure, une brûlure incandescente à la cuisse.

– Décolle, John. Vite, décolle!

Elle roula au fond de l'habitacle, qui tangua un instant.

– Décolle, je te dis.

– Et Peter? Où est Peter?

– Dépêche! Peter est mort.

Elle vit le sol qui s'éloignait, distingua quelques silhouettes plus bas qui couraient et pointaient des armes.

– Plein sud, John. Go!

Dans les premières lueurs de l'aube, peu à peu l'espace prenait forme. Les reflets du lac, le cratère béant de la mine, une route en lacet puis le vallonnement du sol gelé à perte de vue. Le bruit étourdissant des pales. Le froid cinglant. Elle réussit à faire glisser la portière. Péniblement, elle se hissa sur le siège en laissant tomber son Browning.

Puis la douleur revint, fulgurante. Elle posa la main sur sa cuisse et la retira gluante de sang.

– Tu sais où aller, John?

– Ouais.

– *Oh God!* Peter est mort. Peter est mort...

Le bruit du rotor et des pales. Le paysage qui défilait. Plus de mine, maintenant. Du roc, des marécages, des rivières et, ici et là, les taches sombres de la toundra. Et la douleur dans la jambe comme un coup de poignard. Des images sans lien repassèrent dans l'esprit de Julie comme en stroboscopie. Des images de sang. L'horizon tangua et ses yeux se fermèrent. Dernière image qui se brouille... Peter...

Juste avant de sombrer, Julie sentit, dans sa main gauche crispée, sa main aux jointures presque blanches, le velours de la lourde pochette grise. La pochette K-31.

Et l'aurore perça, rouge, comme un sourire de mort sur un panorama désertique.

2

Toronto, siège de la Bradock Gold & Mining, quelques semaines plus tard

Les quatre hommes étaient réunis dans une salle de conférences. Trois d'entre eux, assis à une extrémité de la grande table ovale, regardaient l'autre qui parlait en faisant des gestes mesurés devant un grand écran plasma pour l'instant d'un noir uni. L'un des murs de la salle, entièrement vitré, donnait sur le lac Ontario, dont la surface s'étendait à perte de vue. En se penchant, on aurait pu voir les îles de Toronto, où le printemps avait déjà, depuis plusieurs semaines, verdi les arbres.

L'homme qui parlait revint vers la table, prit un Kleenex et se moucha. Pendant quelques secondes, il chercha une poubelle, puis enfouit le papier mouchoir dans une poche de son veston. Après s'être éclairci la gorge, il pianota sur quelques touches de son ordinateur portable. Sur l'écran apparut la photo aérienne d'une zone semi-désertique : un lac à moitié gelé, du roc affleurant des marécages, de gigantesques réservoirs de carburant, des hangars, des bâtiments et la toundra à perte de vue...

– Merde ! C'est le plan de la mine que je cherche, lança-t-il en anglais.

Un homme au profil aristocratique et aux cheveux châains soigneusement coiffés l'observait d'un air condescendant. Petit sourire méprisant. Puis un muscle se contracta sur le côté de sa mâchoire serrée.

– Prends ton temps, Bill.

Bill Barry appuya sur une autre touche de son ordinateur et le plan de la mine s'afficha. Dans un encadré, en haut de l'écran, on pouvait lire :

« Lake Westfield Mine. BG&M » et divers symboles.

– Voilà !

Il se frotta le nez et prit une longue inspiration avant de poursuivre son exposé.

– On a donc pu établir que les personnes impliquées étaient une femme, Julie Dorval, membre des services de sécurité à la mine, et un Inuit, Peter Ugiuk, un employé de maintenance au bâtiment A. Il y a aussi le pilote de l'hélico. J'y reviendrai.

Il se tut et regarda les trois hommes assis à la table. Jason Farrington-Jones gardait un visage fermé. Abe Strauss, apparemment peu intéressé par les propos de Barry, feuilletait un document posé devant lui. Et Ilya Belochnikov, l'athlète aux cheveux noirs et au profil d'aigle, contemplait le vide, le visage tourné vers la fenêtre. Il détestait les réunions.

Bill Barry reprit :

– La présence de l'Inuit sur l'installation s'explique par le fait que, pour obtenir les permis d'exploitation et un maximum de subventions des deux gouvernements, territorial et fédéral, on doit engager un certain pourcentage de personnel autochtone. Ça ne nous arrange pas toujours, mais c'est rentable et ça évite quelques ennuis avec les populations locales. D'ailleurs, la direction avait donné son accord. Alors...

Barry fit un geste de lassitude, revint vers la table et fouilla un instant parmi les documents étalés autour de son portable. Il en tira quelques feuilles. Il renifla et enchaîna :

– Donc, Peter Ugiuk. Né en 1977 à Kingaok, au Nunavut. Marié. Deux enfants. Deux garçons. Diplôme de technicien en génie minier d'un collège de Kingston. Assez brillant selon ses relevés de notes. On l'a engagé l'an dernier et on l'a affecté à

l'entretien des convoyeurs du bâtiment A. Il vivait dans le dortoir 17. Ici..., ajouta-t-il en désignant une case sur le plan.

– Viens-en aux faits ! lança Farrington-Jones.

– Oui... On aurait pu le placer dans un service plus technique, mais avec ces gens-là...

– Les faits, Bill. Seulement les faits.

– Oui, *mister* Farrington. La femme, Julie Dorval, vivait tout près. Dortoir 19. Celui des femmes.

Bill Barry indiqua un rectangle sur le plan qu'on voyait à l'écran. Il prit quelques autres documents sur la table et les consulta un instant.

– Dans son cas, on a effectué un peu plus de recherches. Son dossier, vous savez, semblait clair. Cinq ans dans l'armée canadienne, police militaire, des missions à l'étranger. Après ça, il y a eu une période un peu plus trouble.

– Trouble ?

– Divorce, alcool, jeu. Des petites jobs. Ensuite, elle a commencé à travailler à l'agence de sécurité Walkerton. Selon eux, elle s'était reprise en main. Ils l'ont employée pendant deux ans avant de l'affecter à la Lake Westfield. Solitaire, indépendante, dit-on. Assez belle, mais ne se laisse pas... approcher facilement.

Le teint de Bill Barry rosit un peu et un mince sourire apparut sur ses lèvres. Il renifla.

– Dure avec ses collègues et subordonnés, mais efficace. Jamais une note négative à son dossier. Le rapport de l'agence indique qu'elle a accepté le poste à Westfield Lake à cause du salaire élevé. Parfois, elle collaborait même avec nous sur certaines opérations... Donc, rien de prévisible avant les événements. Elle semblait fiable, quoi !

Abe Strauss, qui n'avait rien dit jusque-là, tira sur la pointe de sa barbe et s'exclama :

– On s'en souviendra, de la fiabilité des agents de la Walkerton...

– Je te ferai remarquer, Abe, que c’est M. Farrington-Jones et le Conseil qui ont choisi l’agence.

Jason Farrington-Jones agita la main gauche en signe d’apaisement et regarda de nouveau Barry.

– Ce que je veux savoir, c’est comment cette merde est survenue, ordonna-t-il d’un ton sec.

Bill Barry parut un peu déconcerté par le regard glacial du président de la compagnie. Il se racla la gorge et se tourna vers l’écran. Il pointa un doigt vers une case sur le plan et, pendant un instant, s’égara dans des détails sur la disposition des bâtiments.

– Les faits, Bill.

– Oui, monsieur. J’y viens. Dorval et Ugiuk ont dû traverser le terrain où sont stationnés les véhicules et se diriger vers le bâtiment A, où se trouvent les convoyeurs, quelques-uns des bureaux techniques et les laboratoires. En tant qu’agent de sécurité, Dorval avait la clé et la carte magnétique d’accès. Pas celle des bureaux, mais celle de la porte latérale du hangar et de certains locaux. Elle a dû laisser la porte déverrouillée pour fuir plus vite. Ilya et moi, on attendait M. Strauss dans mon bureau pour la transaction. Tout avait été planifié correctement...

– Alors, explique-moi, Bill : comment cette Dorval pouvait-elle être au courant ? demanda Abe Strauss d’un ton acerbe.

Barry haussa les épaules, un peu mal à l’aise.

– Ce soir-là, elle n’était pas en service, mais elle connaissait nos... procédures.

Jason Farrington-Jones grimaça, l’air agacé. Bill Barry reprit :

– Ce soir-là, c’est l’agent Thompson qui était en fonction. Lui, il ne savait rien de l’opération. C’est par hasard, sans doute parce qu’il a trouvé la porte extérieure déverrouillée ou qu’il a vu de la lumière, qu’il est monté. Un hasard, simplement. Et je répète qu’il ne savait rien.

– Continue, Bill.

Bill Barry ajouta quelques détails. Jason Farrington-Jones toutsota, agacé, et Barry reprit :

- M. Strauss est arrivé vers 3 h 15.
 - À 3 h 22, précisa ce dernier. J’ai été un peu surpris de trouver la porte latérale déverrouillée. D’habitude... bref, j’ai rejoint Ilya et M. Barry au bureau.
 - Au début, la transaction s’est déroulée exactement comme prévu. M. Strauss avait l’argent et on a immédiatement sorti les lots de pierres du coffre. Les lots K-31 et K-32. C’est à ce moment-là que Dorval et Ugiuk ont surgi.
- Bill Barry s’éclaircit la gorge et se moucha dans son Kleenex humide avant de poursuivre :
- Tout s’est passé très vite. Ugiuk a tiré le premier, je crois. Ilya a riposté et l’a touché. L’autre a quand même réussi à tirer encore quelques coups. La fille aussi a tiré. L’agent Thompson, qui s’était pointé dans le cadre de la porte, a pris une balle à l’épaule et une autre en plein cœur, selon la GRC¹. Mais la Dorval s’était déjà emparée d’une des pochettes, la K-31. Elle a enjambé le corps de Thompson et a réussi à s’enfuir.
 - Et personne n’a tiré sur elle ? demanda le président de la Bradock.
 - Elle a bloqué la porte latérale du bâtiment. Il a fallu sortir par la porte principale. Le soleil n’était pas encore tout à fait levé et il y avait des gens, alertés par les détonations et la sirène d’alerte, qui sortaient des baraquements et couraient partout. Les chiens jappaient. Quand on a entendu le moteur de l’hélico, on a couru vers le terrain d’atterrissage. Je crois que Belochnikov a réussi à la toucher. Voilà !
- Il y eut un moment de silence. Bill Barry sortit un nouveau Kleenex et s’épongea le front avant de se moucher.
- Et alors ? demanda Farrington-Jones.
 - L’avion de M. Strauss avait été abîmé. Dorval avait tiré dans l’un des deux moteurs. On n’a pas pu les suivre.
 - Et la RCMP ? Pourquoi avez-vous appelé la Gendarmerie royale ?

1. Gendarmerie royale du Canada. En anglais RCMP pour Royal Canadian Mounted Police.

– Il a bien fallu les alerter. Trop de gens avaient entendu les détonations. Et puis, il y avait les deux corps. On ne pouvait quand même pas les balancer au fond du lac ou dans le trou de la mine. Mais n’ayez aucune crainte, *mister* Farrington, votre nom n’a jamais été mentionné. Jamais. Et on n’a pas dit non plus que M. Strauss était dans les bureaux cette nuit-là. Pour la GRC, c’est simplement un ingénieur qui était de passage pour régler un problème technique. L’incident du bureau est un vol. Un simple vol de diamants qui a mal tourné. Voilà comment on a présenté les choses. Après un bref moment de silence, Jason Farrington-Jones but une gorgée d’eau minérale et une ombre de mépris passa sur son visage.

– Alors, si je comprends bien, vous n’avez plus aucune trace de cette putain de Dorval depuis les événements.

Bill Barry fit un petit signe de la main à Ilya Belochnikov, qui releva une mèche de cheveux lui tombant sur le front et enchaîna de sa voix grave :

– L’hélicoptère a été retrouvé l’après-midi même sur un terrain vague près de Yellowknife... Pas à l’aéroport.

La GRC avait relevé des traces de sang du côté passager. Ça confirmait la blessure de Dorval. Mais les recherches à l’hôpital et dans les cliniques privées de la ville n’avaient abouti à rien. En étudiant les plans de vol et les listes d’autorisations, les enquêteurs avaient pu confirmer que le pilote était un certain John Lavergne. Un Métis qui connaissait bien Ugiuk. Il avait commencé sa carrière comme pilote de brousse dans la région de Churchill. Par la suite, il avait travaillé pour des compagnies minières à l’étranger. En Bolivie, en Sierra Leone, au Congo. On l’avait soupçonné à l’époque de certains trafics douteux, mais rien n’avait jamais pu être prouvé. Ensuite, il était revenu dans le Grand Nord et il était depuis employé par une compagnie qui assurait le transport du matériel et des denrées vers la mine.

Ilya Belochnikov ajouta :

– Aucune trace de l’individu à Yellowknife depuis la nuit des... incidents.

Il expliqua ensuite que lui et son équipe avaient contrôlé tous les lieux où Dorval et Lavergne auraient pu se terrer dans la ville et dans les environs : hôtels, motels, pensions, maisons de chambres, restaurants...

– Même les bordels. *Nichto!* Rien! Vus nulle part.

Jason Farrington-Jones se passa la main dans les cheveux et se tourna vers Bill Barry, qui s'était assis.

– Aucune piste ? Ils ne peuvent quand même pas s'être évaporés dans une ville de la taille de Yellowknife.

Bill Barry se racla la gorge et reprit la parole :

– Deux hypothèses : ou bien leur coup était parfaitement planifié et ils avaient prévu une planque sûre où ils se cachent encore ; ou bien ils ont quitté Yellowknife.

– *Big deal!* lança Abe Strauss d'un ton narquois. Ils sont là ou ils sont ailleurs. Déduction logique... on dirait Sherlock Holmes.

Bill Barry eut un sourire contraint et enchaîna :

– La deuxième hypothèse nous semble la plus probable. Comme vous l'avez souligné, Yellowknife est une petite ville. Tout le monde connaît tout le monde. Ilya, au cours de la semaine, a vraiment fait le tour des endroits où nos deux fuyards auraient pu se cacher. Même dans les quartiers et les bars autochtones. La GRC aussi a enquêté. Rien. Il faut donc conclure qu'ils ont quitté la région. Vers le sud, évidemment. Pas sur un vol régulier. Leurs signalements ont été diffusés et on les aurait remarqués. Ni par la route non plus. Entre Yellowknife et Edmonton en Alberta, il y a 1500 kilomètres de route sans aucun embranchement ou presque. Des barrages policiers ont été érigés à plusieurs endroits dans les heures et les jours qui ont suivi l'incident. Ils auraient pu se camoufler dans un camion mais, compte tenu de la blessure de la femme et du froid qu'il faisait la semaine dernière, c'est peu probable. Restent les vols privés. Jusqu'ici, nos recherches n'ont rien donné. Il y en a eu des dizaines au cours de la semaine : des prospecteurs, des représentants des compagnies minières, des avions de fret... Rien.

Barry fit un geste de lassitude et soupira. Jason Farrington-Jones grimaça et se leva. Il alla se planter devant la grande baie vitrée. Son regard se perdit dans l'immensité du lac Ontario. Puis il fixa un bateau de plaisance qui accostait au quai, vingt étages plus bas. Sans se retourner, il dit d'une voix sèche :

– Alors, ils sont disparus des radars. Comme ça, sans laisser aucune piste. Quand on t'a promu directeur de la mine, Bill, on s'attendait à plus d'efficacité.

– Tout n'est pas perdu, *mister* Farrington-Jones. On peut supposer que Julie Dorval s'est dirigée vers Montréal. On ne croit pas qu'avec sa blessure elle puisse être allée plus loin. Et puis c'est à Montréal et au Québec qu'elle a des contacts. C'est là qu'elle est née et qu'elle a passé la plus grande partie de sa vie. C'est là que vivent son ex-mari et son fils. Pour l'instant, on concentre nos recherches dans ce secteur.

Abe Strauss referma sèchement le dossier posé devant lui et regarda Jason Farrington-Jones.

– De mon côté, ajouta-t-il, j'ai alerté tous les réseaux de commercialisation du diamant. J'ai avisé les courtiers, les bourses, les compagnies, les intermédiaires. Surtout ceux qui dealent en marge. À Montréal, à Toronto, à New York, même en Europe et à Jérusalem. Jusqu'à maintenant, rien. Mais si les pierres refont surface, ça se saura et j'en serai immédiatement averti. Le milieu diamantaire, vous le savez, est un univers clos et les initiés se connaissent.

Jason Farrington-Jones se retourna. Il tira une cigarette d'un boîtier en argent et l'alluma. Strauss enchaîna :

– Tout le monde ici, autour de la table, Jason, a intérêt à ce que ce bordel soit réglé le plus vite possible. Vous connaissez les enjeux, n'est-ce pas ?

Pour la première fois, le président de la Bradock parut nerveux. Son long visage aristocratique avait pâli. D'un pas mesuré, il revint vers son fauteuil au bout de la table et prit une longue inspiration. Puis il fixa Bill Barry, qui débranchait son ordinateur en reniflant.

– Alors, fin de parcours, un cul-de-sac, *a fucking dead end*.
– Pas un cul-de-sac, *mister* Farrington-Jones, on a des pistes. Enfin... des débuts de pistes. Nos services informatiques ont réussi à infiltrer le compte bancaire et les cartes de crédit de Dorval. Jusqu'à maintenant, aucune transaction n'a été effectuée depuis les incidents. Elle se méfie, c'est sûr. Ilya, pour sa part, tente de repérer les gens qu'elle connaissait à Montréal. Son ex-mari, ses anciens collègues de travail. À l'agence Walkerton, on nous a signalé qu'avant d'être embauchée, elle avait eu quelques problèmes personnels... Ilya et son équipe ont commencé à répertorier les endroits où elle se tenait, les restaurants, les bars, le casino. De mon côté, je recherche les gens qui l'ont connue dans l'armée...

Ilya fit craquer les jointures de sa main gauche et ajouta :

– J'ai aussi pris contact avec certains membres du clan Chukaliev à Montréal. Même si leur organisation a été en partie démantelée, ils restent opérationnels. Ils font circuler la photo de la fille. Si elle tente de vendre...

Jason Farrington-Jones donna un coup de poing sur la table.

– *Jesus!* Plus d'un kilo de diamants de première qualité et une pierre exceptionnelle de la grosseur d'un œuf. Les plus petites peuvent toujours être écoulées en douce, mais la grosse, la Polar Star...

Farrington-Jones prit une longue inspiration et, sur un ton plus bas, il ajouta :

– Trouvez cette Dorval de merde. Faites-la disparaître. Mais rappez les pierres. On en a besoin. Et vite.

Après avoir cherché du regard un cendrier, le président de la Bradock Gold & Mining éteignit sa cigarette dans un pot d'orchidées et sortit de la salle de conférences en claquant la porte. Cet après-midi-là, il avait un rendez-vous important : un parcours de dix-huit trous avec un haut dirigeant de la Banque Royale au Fairview Golf & Country Club. Il fallait qu'il explique que certains versements seraient retardés. Temporairement.

3

Montréal, boulevard Saint-Laurent, quelques jours plus tard, un jeudi

La dame au tailleur gris – Chanel ou imitation – examinait depuis un instant deux chandeliers d’argent posés sur une table de la boutique. Elle ajusta son foulard de soie couleur cerise, fit quelques pas en regardant d’un air dédaigneux les objets disparates étalés sur une étagère, frôla du doigt une petite crédence au plateau de marbre et soupira.

Alexandre Jobin, l’antiquaire, l’observait discrètement. À cette heure-ci, la boutique Wronski de brocante et d’antiquités était peu achalandée. Le matin, un vieux monsieur était venu pour vendre quelques miettes de son passé. Un veuf triste qui, maintenant que son épouse était décédée, s’appêtait à emménager dans le goulag d’une résidence pour personnes âgées. Un homme perdu au milieu des épaves de cinquante années de vie commune et qui larguait peu à peu les encombrants, mais si chers, souvenirs de son passé. La semaine précédente, il avait apporté un élégant service de thé Wedgewood qu’Alexandre avait acheté. Ce matin, il était revenu avec un service de couverts et les deux chandeliers d’argent. « Là où je m’en vais, je n’aurai pas souvent l’occasion de faire des banquets à douze couverts. » Puis il avait demandé si Alexandre pourrait passer chez lui pour évaluer le mobilier. Maintenant, la dame en gris – Alexandre l’avait déjà surnommée « la Duchesse » – revenait sur ses pas et reprenait l’un des deux

chandeliers laissés quelques heures plus tôt par le veuf endeuillé. Elle le soupesa, le retourna, observa les poinçons sous le socle. Puis elle le reposa et se dirigea vers un autre coin de la boutique où s’alignaient des chromos sans valeur, mais aussi quelques gravures anciennes.

Alexandre, debout derrière le comptoir, près de l’entrée, la suivait du coin de l’œil en classant des factures. Le vieux Sam Wronski, l’ancien propriétaire de la boutique, lui avait enseigné l’art d’appâter les clients. Une boutique de brocante et d’antiquités ne fonctionne pas comme un magasin de chaussures. Rien ne sert de se précipiter aux pieds du client. Mieux vaut le laisser barboter un peu, sentir l’appât, tâter les choses, s’en imprégner. Mais si le client revenait trois fois devant le même objet, là, on donnait un petit coup sec et on ramenait la prise. Technique éprouvée.

Effectivement, la dame en tailleur revint vers les chandeliers. Du doigt, elle en caressa le pied. Elle semblait avoir chaud. Alexandre se dirigea vers une étagère située à quelques mètres des objets convoités. Il replaça une statuette de porcelaine de Capo di Monte.

– Ça signifie quoi, ces petits signes sous le pied ? lui demanda la belle Duchesse.

Alexandre se retourna avec l’air surpris d’un curé qui découvre un chrétien dans son église.

– Pardon ?

– Les petits signes sous le pied du chandelier, ça veut dire quoi ?

– Ah ! Les poinçons. Ce sont parfois les signatures de l’orfèvre. Mais généralement, ils attestent que le matériau utilisé est bien de l’argent et non du chrome ou un vulgaire alliage.

– Mes parents fêtent dans quelques semaines leurs noces d’or. Ils habitent Outremont, vous savez. Et ma sœur, la snobinette, a décidé de leur offrir un voyage en Floride. Je ne peux pas me présenter à la fête avec un simple bouquet de roses. Alors, j’ai fait Birks et quelques grandes bijouteries, mais tout est hors

de prix, vous savez. Mon mari et moi, nous venons de rénover la salle d'eau et nous avons encore une fille à l'université. En médecine Alors...

– Je vois. Vous cherchez quelque chose qui ait une certaine allure, mais dont le prix reste raisonnable.

– Voilà !

Pendant un instant, Alexandre laissa planer le silence. Temps de réflexion. Dehors, sur le boulevard Saint-Laurent, on entendit un bruit de freinage et le long coup de klaxon d'un camion. La Duchesse fit de nouveau glisser son index sur l'un des chandeliers comme si elle allait y cueillir un minuscule grain de poussière.

– L'hiver dernier, leur appartement a été cambriolé. Les voleurs ont emporté leurs chandeliers. Un cadeau offert par des amis pour leur vingt-cinquième anniversaire de mariage. Presque identiques à ceux-ci.

Alexandre fronça légèrement les sourcils.

– Je vous assure, madame, que nous n'achetons rien à des revendeurs louches. Nous exigeons des documents qui attestent la provenance des objets de valeur. Sinon les papiers d'identité du vendeur. Nous ne sommes pas des receleurs, ajouta Alexandre.

– Non, non ! Ce n'est pas ce que je voulais dire. Pas du tout. Je pensais simplement que, vu la ressemblance des objets, ça ferait un joli cadeau. Comme une continuité... une suite... Vous voyez ce que je veux dire ?

– Je vois, répondit Alexandre en reprenant son sourire de vendeur oriental.

– D'ailleurs, votre boutique m'a été chaudement recommandée, précisa-t-elle après un moment d'hésitation. Par une amie de mes parents, Mme Éléonore Patenaude-Campbell.

– Ah ! Mme Éléonore. J'ai eu l'occasion de conclure quelques affaires avec elle par le passé. Une grande dame... et du meilleur monde.

La dame au tailleur rosit, roucoula presque. La cinquantaine approchait, et elle demeurerait très belle. Cette soudaine rougeur aux joues lui donnait un air de grande adolescente.

Elle reprit l'un des chandeliers sur la table.

– Il n'y a aucun prix d'indiqué, remarqua-t-elle en soulevant la pièce pour en examiner la base.

– Pas sur les objets de valeur, madame. De plus, on vient de les descendre de la réserve.

– Et c'est combien ?

– Disons... 375 dollars.

– C'est un peu cher. Argent massif ?

– Bien sûr que non, madame, mais le placage est de haute qualité. En argent massif, ça irait chercher dans les 3 000 à 4 000 dollars.

– Ah ! Et on peut négocier ? s'informa-t-elle en affichant son plus beau sourire.

Décidément, la dame s'avérait moins innocente qu'elle n'en avait l'air. Alexandre sourit à son tour.

– Tout dépend...

– Je vous offre 300 dollars. Cash. Ce n'est pas de l'argent massif mais moi, j'offre de l'argent comptant.

Alexandre parut hésiter un instant. Puis il sourit et acquiesça.

– Qu'est-ce qu'on refuserait à une jolie femme comme vous ?

La belle Duchesse rougit encore, mais la clochette de la porte tinta. Le facteur lança un « Salut, patron » et déposa le courrier sur le comptoir.

– Merci, Jean-Marc. À demain.

Le facteur ressortit. Mais déjà, la cliente marchait d'un pas décidé vers le comptoir, un chandelier dans chaque main. Finalement, ça n'avait pas été une mauvaise affaire. Les chandeliers n'avaient coûté à Alexandre que 125 dollars le matin même.

Après le départ de la Duchesse, Alexandre s'était dirigé vers son bureau à l'arrière de la boutique et il avait trié le courrier laissé

par le facteur : des prospectus publicitaires, quelques factures, un numéro du *New England Journal of Antiques and Collectibles*, et cette lettre rédigée à la main et sans adresse de l'expéditeur qu'il avait décachetée :

Cher major Jobin...

Il avait été interrompu par un appel de Florimond Giguère, le réparateur d'appareils de climatisation. Ce dernier lui annonçait d'un ton contrit qu'il ne pourrait pas passer « voir la machine » au cours de la semaine.

– Écoute, Florimond, tu ne m'étires pas ça sur un mois comme la dernière fois. Il fait déjà une chaleur étouffante ici et la météo annonce que la vague de chaleur durera encore plusieurs jours. Ce n'est pas un sauna que je tiens, moi !

Le digne Florimond promet qu'il viendrait au début de la semaine suivante, « jeudi au plus tard, juré sur la tête de mon vieux père ».

Ensuite, Isabelle Bédard, l'étudiante en histoire de l'art qu'Alexandre avait engagée comme assistante, arriva. Elle apprit à Alexandre qu'en dépoussiérant de vieux tableaux rangés dans la remise au deuxième, elle était tombée sur une toile assez ancienne qui l'intriguait. Elle demanda l'autorisation d'en prendre des photos pour les montrer à l'un de ses professeurs à l'université. Alexandre accepta, lui assigna quelques tâches pour la journée et reprit la lecture de la lettre :

Cher major Jobin,

Comment ça va ? J'espère que les antiquités, c'est plus tranquille que les Serbes de Croatie.

Moi, ça va. Disons, pas pire. En fait, j'ai quelques petits problèmes et j'aimerais bien vous en parler. En Croatie, je me rappelle, vous saviez écouter vos hommes et leur donner de bons conseils. Alors, je me suis dit qu'aujourd'hui, vous pourriez peut-être me rendre un service. Surtout que j'ai quelque chose à vous proposer qui pourrait peut-être vous intéresser.

J'ai eu votre adresse par l'ancien caporal-chef Bibeau. Vous savez, celui qui avait des cheveux blond pâle. Depuis son retour, il a blanchi encore plus. La Croatie a pas été facile pour tout le monde. J'ai essayé de vous téléphoner plusieurs fois depuis lundi, mais c'est toujours une femme qui répondait. J'ai raccroché. On n'étaie pas ses secrets devant tout le monde, que vous disiez.

Alors, je vous envoie cette lettre. Vous pouvez me rejoindre sur mon cellulaire au 514 866-2310. Il faut vraiment que je vous parle. C'est plutôt urgent. Et ça sera pas bien long.

En souvenir des beaux jours et en espérant que vous vous souvenez aussi de moi.

Sergent Julie Dorval

Alexandre posa la lettre sur son bureau. Julie Dorval. Bien sûr qu'il se souvenait d'elle. La belle rousse aux yeux verts. Un peu raide et sauvage, mais efficace. Un cul d'enfer qui faisait ressembler son treillis de combat à une création de Christian Lacroix. Un cul d'enfer, ouais... Et, les rares fois où elle souriait, deux rangées de dents blanches qui donnaient l'impression à tout le monde qu'on se trouvait au Club Med plutôt qu'au cœur d'une guerre sale. La belle Julie... Bon ! Il verrait ça plus tard. D'abord, il fallait manger. Il laissa la boutique aux soins d'Isabelle Bédard et monta à l'appartement aménagé au troisième étage.

Lorsqu'il redescendit, la vendeuse concluait une affaire avec un jeune homme à lunettes : un plateau publicitaire Coca-Cola décoré d'un gros père Noël joufflu et hilare entouré de jouets. Le rêve américain des années cinquante. Prix : 39 dollars. Aujourd'hui, les Chinois produisaient de si parfaites imitations... Ils réussissaient même à donner à des objets comme celui-ci une patine qui les faisait ressembler en tout point aux originaux.

Alexandre sourit et poursuivit jusqu'à son bureau. Il fut surpris d'y trouver Chrysanthy, bien adossée dans le fauteuil pivotant, un pied posé sur un tiroir entrouvert. Toujours aussi belle avec ses

yeux couleur de lavande. Vingt-neuf ans et une allure de déesse grecque. Le caractère imprévisible, aussi...

– J’ai terminé un peu plus tôt. Les meubles pour le décor sont pas entrés. Alors, nous, les accessoiristes, on nous a mis en congé.

« On vous rappellera. »

Elle fit une moue désabusée avant de poursuivre :

– C’est toujours la même chose. Et le pire, c’est que si leurs foutus meubles sont livrés en après-midi, ils vont nous rappeler parce que c’est urgent. Et là, on en a pour la nuit.

– Pas l’air de marcher fort, votre tournage.

– Bof ! Il y a des subventions qui se font attendre. Fait que la marge de crédit de la boîte tire dans le rouge, comme d’habitude. Pas de liquidités ! Alors, ça avance au goutte-à-goutte. Une journée, on travaille. Une journée, tout le personnel technique est renvoyé à la maison pour planter des choux. Beau métier, je te jure !

Elle afficha un sourire un peu triste et soupira.

– Y a des semaines comme ça.

– Et tu fais quoi, ce soir ? Tu restes ou tu repars ?

Elle hésita et lança à Alexandre un regard soupçonneux, ses sourcils noirs un peu froncés et les lèvres serrées. Ça n’augurait rien de bon. Puis, du bout du doigt, elle tapota la lettre posée sur le bureau.

– À propos, mon beau major, c’est qui ça, Julie Dorval ?

4

Montréal, rue Beaubien, vendredi

Alexandre s'assit à l'une des quatre tables de la terrasse de La Belle Gitane. Arrivé un peu en avance, il avait acheté un numéro du *National Geographic Magazine* dans un magasin de presse voisine. Un article sur la Russie moderne, signé par Martin Cruz Smith, l'auteur de polars, avait attiré son intérêt.

Moscou, la ville tirillée entre son passé historique trouble, la montée d'une extrême droite nostalgique et l'arrogance d'une classe de parvenus, souvent à demi mafieux, gavée d'or et de dollars. On était loin de l'URSS monolithique qu'il avait connue durant sa carrière militaire.

Il se rappelait la ville grise et sinistre visitée à la sauvette lors d'une conférence préparatoire organisée entre le Bloc de l'Est et l'Otan au milieu des années quatre-vingt. Préparatoire à quoi ? Il ne s'en souvenait pas. On l'avait invité à accompagner la délégation à titre de spécialiste de la sécurité militaire. Spécialiste, un bien grand mot. Suivi par deux hommes en gris, il avait été réduit, pendant trois jours, à piétiner dans le hall de l'hôtel où se déroulait la conférence et à arpenter la place Rouge et quelques rues avoisinantes. Juste assez pour respirer un peu cette atmosphère de plomb. Mais il avait senti aussi, dès l'époque, une brise de changement et les premiers craquements d'un système qui s'écroulait. Malgré tout, il avait été fasciné par cette ville plutôt glauque

qui, pour tous les militaires du monde occidental, demeurerait mythique. L'autre du Monstre.

La serveuse filiforme posa sur la table la Stella Artois commandée quelques minutes plus tôt. Alexandre rangea la revue, paya la demoiselle et observa la rue. Il alluma une Du Maurier.

Un coup d'œil à sa montre : 17 heures. La circulation devenait dense. Les bureaux fermaient et les travailleurs se hâtaient de rentrer à la maison. Un camion de livraison passa, laissant échapper un lourd nuage noir à chaque changement de vitesse. « Climatisation Cristal – La fraîcheur de l'air pur dans toutes vos pièces ». Beau slogan en cette fin d'après-midi lourde et étouffante ! Alexandre songea un moment à Florimond Giguère, qui remettait toujours à plus tard la mise au point de l'antique système de climatisation de la boutique. Déjà, ce matin, la température du bureau frôlait les 28 degrés. Le bureau...

La scène de la veille lui revint en mémoire. Chrysanthy, bien calée dans le fauteuil, qui agitait la lettre de Julie Dorval. « C'est qui ? » « Tu la connais depuis quand ? » « Est-ce que tu as... ? » Puis l'éternelle bouderie avant un au revoir un peu sec. « Il faut que je repasse à mon appart », avait-elle conclu en sortant.

Plus tard, Alexandre avait tenté de joindre Julie Dorval. Deux appels sans réponse. Au troisième, une voix un peu enrouée lui avait répondu. Pas de longs palabres sur le passé. Simple : « Faut que je vous voie, major. » Elle avait refusé l'offre d'Alexandre de passer à la boutique. Refusé aussi le rendez-vous dans un bar achalandé du boulevard Saint-Laurent. « Trop de monde ! » Intrigué, il avait accepté de la rencontrer dans ce petit café anonyme de la rue Beaubien.

– Ce soir ? avait-elle demandé.

– Non, ce soir, je suis pris.

– Demain alors. Cinq heures, ça vous va ?

Il regarda de nouveau sa montre : 17h07. Julie Dorval était en retard. Il observa de nouveau la rue et, soudain, il la vit. Cheveux

plus foncés, presque noirs. Elle se tenait debout sur le trottoir d'en face et jetait un coup d'œil à droite puis à gauche, cherchant une brèche dans le mur de la circulation.

Elle se glissa en boitillant entre deux voitures, fit un bras d'honneur à un enragé du klaxon et se planta devant la table d'Alexandre.

– Salut, major. Ça vous ennuerait qu'on s'installe à l'intérieur ? Alexandre éteignit sa cigarette, prit son verre et la suivit. Elle fit un léger signe à la serveuse en commandant une Guinness, « une pinte », et se dirigea vers une table du fond. Alexandre observa qu'elle se plaçait de manière à bien surveiller l'entrée et toute la salle.

Quand elle s'assit, il remarqua sa pâleur.

– Dis donc, ma grande, tu n'arrives pas du Sud, toi.

– Pas vraiment, non.

– Ça doit être à cause de tes cheveux noirs...

– Roux, c'était trop voyant.

Ils échangèrent quelques propos banals sur le passé et surtout sur cette fichue mission en Croatie où elle avait servi sous ses ordres. Alexandre lui parla un peu de la boutique léguée par le vieux Sam Wronski. Boutique qui lui avait permis de reprendre pied après la mort de son épouse Françoise et sa retraite de l'armée trois ans plus tôt, à quarante-sept ans.

– Et toi, ça va ?

– Pas très fort, major.

– Qu'est-ce que tu deviens ? J'ai su que tu t'étais retirée de l'armée, toi aussi.

– Oui. Et recyclée dans une agence privée de sécurité. Depuis deux ans chez Walkerton. Travaillé dans le Nord.

– Le Nord ?

– Le Grand Nord. Mais c'est fini.

Elle n'en dit pas plus. Parfois, elle se touchait la cuisse droite et une légère crispation étirait ses traits. La serveuse vint poser la Guinness sur la table et resta campée là. Alexandre lui tendit un billet de 10 dollars et lui fit signe de garder la monnaie.